PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

HENRI BERGSON

LE RÊVE

SUIVI DE *UN CHAPITRE SUR LES RÊVES*
DE R. L. STEVENSON

« N'essaie pas de fuir ; je te tiens ; tu me livreras ton secret. »

Nous n'oublions rien : tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu, persiste indéfiniment. Dès lors, où les souvenirs sont-ils stockés ? Peut-on les convoquer par le rêve ? Que « voit-on » quand on rêve ? A-t-on des sensations physiques ? Rêver demande-t-il des efforts ? Et peut-on avoir des idées, créer en rêvant ?
C'est à la matérialité du rêve que s'attache ici Bergson. Son texte est suivi d'un magnifique écrit de Robert Louis Stevenson, « Un chapitre sur les rêves », que Bergson commente et qui, plus tard, fascinera Jorge Luis Borges. Féru de psychologie, Stevenson y pressent, dès 1888, l'importance de ce que Freud appellera « inconscient ».

Le rêve

HENRI BERGSON
AUX ÉDITIONS PAYOT

Le Rire
L'Énergie spirituelle
L'Intuition philosophique
Introduction à la métaphysique

Henri Bergson

Le rêve

suivi de

Un chapitre sur les rêves
(R. L. Stevenson)

Préface
de Jean-Jacques Guinchard

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture :
Illustration : © Gusman/Leemage

Note de l'éditeur. Le texte de Robert Louis Stevenson, « Un chapitre sur les rêves », traduit de l'anglais par France-Marie Watkins et Michel Le Bris, est extrait des *Essais sur l'art de la fiction*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2017.

© Éditions de la Table ronde, 1988
© Éditions Payot & Rivages, Paris,
2012 et 2018 pour la préface et la présente édition
ISBN : 978-2-228-92187-9

PRÉFACE

Bergson, le rêve et la création

par Jean-Jacques Guinchard

Pourquoi ai-je rêvé de cela ? Pourquoi, à un certain moment de ma vie, volais-je la nuit dans les airs – et plus maintenant ? Qu'est-ce que cela « veut dire » ? À nos rêves, nous adressons spontanément la question de leur sens, non sans parfois amalgamer, en un joyeux mélange des souvenirs de cours de philosophie de terminale sur l'inconscient, l'image d'Épinal du divan dans les films américains, voire une tradition familiale sur le sens plus ou moins inquiétant de la perte rêvée d'une dent… La psychanalyse fait partie de notre paysage culturel un peu confus, comme une évidence positive ou négative. Mais, justement, *Le Rêve* de Bergson, une conférence de 1901 remaniée et insérée, en 1919, dans le recueil intitulé *L'Énergie spirituelle*, ne peut se comprendre (et même se savourer) qu'à condition d'oublier Freud, momentanément du moins.

Que faire du rêve ?

Qu'est-ce qu'un rêve ? Une production involontaire de l'imagination pendant le sommeil. D'emblée, Bergson décrit l'expérience du rêveur à la première personne, ce dont il est coutumier dans ses livres parce qu'il a comme principe philosophique que l'expérience personnelle est la référence indispensable, la source de toute connaissance, dont nous disposons tous en nous-mêmes. Dans « La conscience et la vie », premier chapitre de *L'Énergie spirituelle*, et également issu d'une conférence, il déclare à propos de la conscience : « Vous pensez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous », avant bien sûr de la caractériser longuement par sa relation avec la temporalité : comme nécessitant la mémoire du passé pour permettre l'anticipation du futur. Ici, le rêveur que nous sommes tous, spectateur ou acteur de « son » propre rêve, se sent dépossédé de son initiative. Cette dépossession intrigue, inquiète ou fascine, de tout temps.

Il existe en philosophie une tradition d'usage sceptique de la référence au rêve, exploitant le trouble du dormeur qui s'éveille tout juste, ou même du rêveur qui pendant le rêve se pose encore la question de la limite entre le réel et l'illusoire : « Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre

sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir ? », note Pascal. Dans les arts, le genre fantastique joue de cette ambiguïté tour à tour séduisante et inquiétante. Mais on peut remarquer que cette approche prend le rêve comme une entité ou une région mentale « en bloc », par opposition à l'autre région extérieure à notre esprit ou, peut-être, seulement mentale (telle est bien la question) que serait la réalité, prise aussi globalement, sans s'intéresser à la diversité des contenus oniriques. C'est alors *le* rêve qui est pris comme argument, et non les rêves qui sont envisagés. Bergson ne va pas dans cette direction-là, il ne s'agit pas pour lui d'instiller le doute, mais d'étudier le fonctionnement de l'esprit quand il rêve.

Que faire du rêve ? À cette question, les cultures les plus anciennes de l'humanité, et une certaine culture populaire, toujours vivante aujourd'hui même si elle a été marginalisée par la rationalisation moderne de nos sociétés, répondent en le déchiffrant comme un message de l'au-delà, avertissant en général en termes voilés le dormeur de ce qui l'attend dans le futur : le mode d'emploi du rêve est alors divinatoire. Ces oniromancies, souvent passionnantes d'astuce ou d'intuition psychologique, on les lit dans la Bible, chez Artémidore, célèbre compilateur et déchiffreur de l'Antiquité, ou bien dans les livres des ethnologues (grands rêveurs et « consommateurs » de rêves : les Inuits, les aborigènes australiens), quelquefois encore dans des revues ou

petits manuels populaires, où elles peuvent, selon les pays, concurrencer l'astrologie : ainsi en Grèce actuelle, où l'on peut facilement se procurer des « clés des songes » en kiosque ou dans les grandes surfaces.

D'un autre côté, les premiers efforts pour une approche rationnelle, rompant avec les traditions divinatoires, sont apparus en Grèce ancienne. Aristote, dans un de ses *Petits traités d'histoire naturelle*, naturalise le rêve, expliquant ses péripéties par les préoccupations de l'état de veille restées prégnantes chez le dormeur, également par les effets de sensations extérieures ou intérieures mieux perçues dans le sommeil qu'à l'état de veille, ce qui peut avoir un intérêt diagnostique au sens où des symptômes sont alors plus évidents. Valeur médicale affirmée ensuite par Hippocrate, ce qui donne au rêve une portée pratique totalement différente de celle que postulait le culte d'Asklépios, et plus précisément la pratique de l'incubation au sens originaire, c'est-à-dire de faire dormir le malade dans le temple pour qu'il y reçoive du dieu la prescription du remède à son mal.

Ainsi, pertinence divinatoire d'un côté, statut de « simple » phénomène psychophysique de l'autre, deux perspectives opposées sont tracées. C'est une alternative épistémologique permanente et encore présente sous des formes modernes : interpréter ou expliquer ? Certes, en théorie, l'un n'exclut pas l'autre. Mais l'attitude privilégiée par telle ou telle onirologie, populaire

ou savante, domine nécessairement plus ou moins l'autre. On prend parti.

En effet, l'interprétation au sens fort implique la présomption de sens : que chercherait-on dans les rêves si on n'avait pas d'emblée *décidé* que ce qui apparaît dans l'esprit humain peut toujours « vouloir dire » quelque chose, quitte à hiérarchiser les divers récits oniriques en banals et importants ? En revanche, l'explication recherche la causalité plus ou moins complexe du phénomène mental lié à la logique corporelle et psychologique du sommeil : l'image ou la scène rêvée peuvent alors être signalées, certes, mais ne réclament, ou pour mieux dire, ne *méritent* aucune recherche de leur sens. Pourquoi rêve-t-on ? devient la seule question. De quoi rêve-t-on ?, au contraire, et de quoi est-ce le message ?, sont les questions de l'approche herméneutique.

Bien entendu, nous ne réduirons pas la psychanalyse à la divination. Une chose est de se représenter le rêve comme un message surnaturel d'origine extérieure (par exemple comme le souvenir d'un voyage de l'âme en un autre lieu quand le sommeil la découple du corps), une autre évidemment de le considérer comme un message psychologique d'origine intérieure, strictement individuel, donc comme « la voie royale qui mène à l'inconscient » – selon la célèbre formule freudienne. Le point commun toutefois : ce n'est pas se poser d'abord la question du rêve comme le résultat de mécanismes organiques. Or le terme même de mécanisme tient au contraire